la
mère au bal

Le N° 1 est la droite de la Scène

345

LA MÈRE AU BAL ET LA FILLE A LA MAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. THÉAULON,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 30 NOVEMBRE 1826.

PRIX : 2 FR.



PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 4,

ET PASSAGE D'HENRI IV, N^OS 10, 12 ET 14.

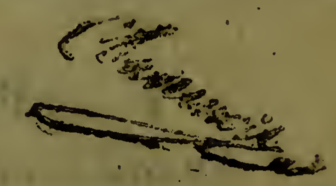
1826.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA PRINCESSE OWINSKA, riche étrangère.	Mlle DÉLIA.
LA COMTESSE DE MIRVAL, amie de la princesse.	Mlle DUSSERT.
ERNESTINE, sa fille.	Mlle JENNY COLON.
JULIETTE, femme de chambre de la comtesse.	Mme MINETTE.
LE BARON DE NORLIS, contre-amiral, frère de madame de Mirval, âgé de cinquante ans.	M. FONTENAY.
AMÉDÉE DE SAINT-ALMON, protégé du baron.	M. BERCOUR.
ALFRED DE SOLIGNY, jeune elégant, adorateur de la comtesse.	M. LAFONT.
LE CHEVALIER WILBERG, son ami, personnage muet.	M. EMILIEN.
AMIS DE LA PRINCESSE.	
PLUSIEURS VALETS.	

La scène se passe au premier acte chez madame de Mirval, et au deuxième dans l'hôtel de la princesse.

NOTA. Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur seront poursuivis conformément à la loi.



S'adresser pour avoir les airs exacts et les morceaux de musique de cet ouvrage à M. *Hus-Desforges*, chef-d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, Nº 4.

Le Nº 1 est toujours à la droite de l'acteur en scène

Le M[illegible] est la droite de la Scène

LA

MÈRE AU BAL,

ET

LA FILLE A LA MAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon de la Chaussée-d'Antin, à droite et à gauche des portes paralleles dont l'une est ouverte et l'autre couverte d'une riche portière. Plusieurs fauteuils, des chaises, un guéridon et une psyché élégante. porte au fond

SCÈNE PREMIÈRE.

1 2

ERNESTINE, JULIETTE.

(*Elles sont toutes deux en admiration devant une robe de bal étalée sur deux fauteuils.*) à droite de la [illegible]

ERNESTINE.

Oh! que je suis contente!... mais regarde donc, Juliette! regarde donc, comme je vais être jolie à ce bal!

AIR : Des Roses et du Fiacre.

Dans cette fête, où l'on m'emmène,
Je vais briller comme une reine;
Que ma cousine aura de peine
A m'effacer,
A m'éclipser.
Vois, que d'éclat! que d'élégance!
Comme chacun va m'applaudir!
Ah! Juliette, lorsque j'y pense,
Mon cœur palpite de plaisir!

La chambre d'Ernestine est à droite de la Scène
une table à droite [illegible] 1er plan
La psiché est à gauche des acteurs

ENSEMBLE.

Dans cette fête, où l'on m'emmène, etc.

JULIETTE.

Dans cette fête, où l'on vous mène,
Vous brillerez comme une reine,
Et l'on pourra vous voir sans peine
Tout effacer,
Tout éclipser.

ERNESTINE.

Que maman est bonne pour moi... tu as vu, Juliette, avec quelle complaisance elle a consenti à me conduire à ce bal.

JULIETTE.

Hum!... Il faut croire qu'elle ne pouvait guère faire autrement... Madame la princesse Owinska a plusieurs fois manifesté le désir de vous voir; et pour ne point lui déplaire, madame la comtesse votre mère aura enfin consenti...

ERNESTINE.

Juliette, tu doutes toujours des bontés de maman pour moi; cela n'est pas bien, vois-tu... je sais bien qu'elle me traite quelquefois avec beaucoup de sévérité et qu'elle me laisse souvent seule avec toi lorsqu'elle va dans le monde; mais elle m'aime... et pourquoi ne m'aimerait-elle pas? je l'aime tant, moi... oh! tiens, je n'aime qu'elle sur la terre... et puis mon oncle de Brest, le baron de Norlis...

JULIETTE.

Et monsieur Amédée de St.-Almon, son protégé.

ERNESTINE.

M. Amédée! pourquoi donc l'aimerais-je?... il n'est pas de la famille, lui.

JULIETTE.

Non, mais il voudrait bien en être... et probablement il en serait déjà, si madame votre mère avait voulu y consentir.

ERNESTINE.

Ce pauvre jeune homme! il arrive de Brest, avec une belle lettre de recommandation de mon oncle, pour m'épouser, et maman n'a pas voulu seulement entendre parler de ce mariage.

JULIETTE, *souriant.*

Quant à vous, Mademoiselle, il paraît que vous étiez toute disposée à bien accueillir la recommandation de M. le baron.

ERNESTINE.

J'ai tant de respect pour mon oncle... c'est le frère de maman... c'est mon parrain, il m'aime comme sa fille... et d'ailleurs tu conviendras que M. Amédée de Saint-Almon est le plus aimable de tous les jeunes gens qui viennent nous voir.

JULIETTE.

Oui, je conviens qu'il a des qualités brillantes... mais ses manières sentent un peu le département du Finistère; tandis que M. Alfred de Soligny, par sa grace, son esprit, sa gaîté...

ERNESTINE.

Ah! M. Alfred est charmant aussi!... et s'il avait eu une recommandation de mon oncle...

JULIETTE, *malignement.*

De votre oncle, à la bonne heure... car je ne présume pas qu'il en obtienne jamais une de votre maman, auprès de vous.

ERNESTINE.

Pour moi, je te le dis franchement, le premier mari que maman m'offrira je le prendrai.

AIR : C'est à l'amant de la simple nature.

J'aime les bals, je veux paraître belle ;
Maman toujours me défend ce plaisir...
J'ai du chagrin, mais une demoiselle,
Sans murmurer, hélas ! doit obéir.
L'hymen viendra, par sa toute-puissance,
Me rendre dame et maîtresse à mon tour...
A sa maman on doit l'obéïssance,
A son mari l'on ne doit que l'amour.

JULIETTE.

Oh! c'est bien vrai, Mademoiselle. (*à part.*) Mais combien il y a de femmes qui n'ont jamais payé leur dette?

ERNESTINE.

Je crois que j'entends une voiture dans la cour de l'hôtel... (*elle court à une des fenêtres.*) C'est maman qui revient du bois. à gauche

JULIETTE, *à part.*

Je parierais bien que M. Alfred est avec elle. (*on entend rire aux éclats.*) J'aurais gagné mon pari... J'entends la gaîté bruyante de notre étourdi... ce jeune homme est d'une constance auprès de la mère... On voit bien qu'il veut épouser la fille.

Alfred en mise élégante du matin
la comtesse idem

Ernestine I

SCENE II. viennent du fond

LES MÊMES, LA COMTESSE, ALFRED.

ALFRED, *entre en riant.*

Impayable; d'honneur!.. le maladroit a manqué nous verser justement au bas de l'escalier.

LA COMTESSE.

Vous riez, Alfred!.. mais il m'a fait une frayeur...

ERNESTINE, *vivement.*

Quoi! maman, vous avez eu peur?

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre appartement, Ernestine?.. Je vous ai défendu!..

ERNESTINE, *timidement.*

Maman, c'est que l'on vient de m'apporter ma robe de bal... et j'étais descendue...

LA COMTSSSE.

C'est bien... rentrez chez vous.

ERNESTINE, *allant vers sa robe.*

Oui, maman...

ALFRED.

Oh! pourquoi traiter avec tant de sévérité cette aimable enfant?

AIR : Vaudeville de l'Etude.

Entre nous, aimable comtesse
A quoi bon l'éloigner d'ici?
Si vous aviez un peu d'adresse,
Jamais vous n'agiriez ainsi.
De votre esprit la grace brille
Près de son langage innocent.

ERNESTINE, *emportant sa robe de bal.*

Adieu, maman.

LA COMTESSE.

Restez, ma fille,
Puisqu'on le veut absolument.

ERNESTINE, *bas à Juliette.*

Ce bon M. Alfred, il parle toujours pour moi. (*haut.*) Maman, si vous le permettez, je vais porter ceci dans ma chambre. (*à Juliette.*) J'aurais bien envie de remercier M. Alfred... mais je n'ose pas. (*Elle sort.*)

JULIETTE, *bas à Ernestine.*

Je le remercîerai pour vous.

LA COMTESSE, *s'asseyant sur un fauteuil qui est près de la psyché.*

Juliette!.. laissez-nous. (*Juliette sort par la porte du fond*).

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ALFRED.

LA COMTESSE. près de la psyché à gauche

Le moment n'est guère bien choisi, mon cher Alfred, pour me reprocher ma sévérité envers ma fille Ernestine; ne vient-elle pas ce soir avec moi au bal de la princesse Owinska?

ALFRED, *à part.*

Elle n'y est pas encore,

LA COMTESSE.

On me blâmera, je le sais, de cet excès de complaisance; mais la princesse l'a voulu, et la crainte de me brouiller avec elle m'a fait déroger, en cette circonstance, au système d'éducation que j'ai adopté pour ma fille.

ALFRED, *souriant.*

Ce système, belle comtesse...

LA COMTESSE, *vivement.*

Le blâmeriez-vous?

ALFRED

Moi, au contraire... et vous connaissez là-dessus ma façon de penser. Je ne suis pas de ces jeunes gens qui affichent dans leurs discours et dans leurs actions l'oubli des lois sacrées de la nature; je n'ai rien de la frivolité du siècle... je suis pour les grands principes: les mères doivent courir après les plaisirs, et les demoiselles doivent les attendre à la maison... N'est-ce pas là le résumé de votre système d'éducation?

LA COMTESSE, *riant.*

Oui, à peu près... c'est-à-dire que je veux qu'une jeune personne bien née ne fréquente les réunions, les spectacles, les bals, que lorsqu'elle est mariée.

ALFRED.

Comment donc! c'est aussi ma manière de voir... mais alors pourquoi ne pas marier l'aimable Ernestine?

LA COMTESSE.

Ce n'es tencore qu'un enfant.

ALFRED, *avec intention.*

C'est possible, mais cela vous délivrerait d'un grand embarras, et vous n'auriez point à remplir chez vous un rôle toujours désagréable à votre âge... celui de surveillante... Je sais que vous vous reposez de ce soin sur l'honnête Juliette, et qu'elle mérite entièrement votre confiance... Mais vous êtes forcée de gronder quelques-fois, et tout ce qui sent le pouvoir maternel s'accorde mal avec votre grace, je dirais presque naïve...

LA COMTESSE, *se levant.*

Taisez-vous, flatteur!...

ALFRED.

Non, vrai, à votre place, je voudrais marier Ernestine plus tôt que plus tard... avec la fortune qui l'attend, elle ne peut manquer de partis?

LA COMTESSE.

Il s'en est présenté plusieurs, et le jeune Saint-Almon, que mon frère m'a expédié de Brest, réunirait assez les qualités que je voudrais dans un gendre.

ALFRED.

Vous trouvez?... Pour moi, c'est précisément celui-là qui me conviendrait le moins.

LA COMTESBE, *avec grace.*

C'est une raison, mon cher Alfred, pour je lui refuse Ernestine... Mais, je ne vois plus personne ici, à qui je voulusse confier le bonheur de cette chère enfant.

ALFRED.

Ah!... Vous ne voyez personne?

LA COMTESSE.

Absolument personne.

ALFRED, *finement.*

Comment!... pas même moi?

LA COMTESSE, *le regardant.*

Non, car j'aime ma fille, quoique le monde en puisse dire, et je ne veux lui donner pour mari qu'un homme dont le cœur soit entièrement libre... qu'un homme enfin qui puisse l'aimer comme elle mérite d'être aimée... et... je vous le demande... maintenant cela vous serait-il possible?

ALFRED.

Madame... certainement... (*à part.*) Il faut avoir recours aux grands moyens, ou je ne me tirerai jamais de là.

LA COMTESSE.

Ce soir au bal, je vous parlerai d'un grand projet; je laisserai Ernestine avec la princesse, et je vous rejoindrai dans la grande galerie, après le second quadrille.

ALFRED.

J'y serai. (*à part.*) Pour exécuter mon projet, il faut absolument qu'Ernestine reste ici.

LA COMTESSE.

Il est tard, je vais songer à ma toilette.

ALFRED, *avec intention.*

Votre Ernestine sera d'un brillant!... je parierais que vous serez les deux plus jolies femmes du bal.

LA COMTESSE.

Vous croyez, Alfred!

ALFRED.

Vous savez que je m'y connais.

LA COMTESSE.

Oui; mais je vous le répète, vous êtes un flatteur!

ALFRED, *de même.*

Moi, Madame?... à coup sûr, votre fille serait là que je n'oserais pas le dire; il ne faut pas trop louer les jeunes personnes... mais je suis assuré qu'elle doit produire ce soir une grande sensation à ce bal... je crois voir d'ici tous les yeux fixés sur elle.

LA COMTESSE, *d'une air piqué.*

Sur elle... tous les yeux!

ALFRED.

Quel plaisir pour vous, et quel triomphe pour votre cœur... tout maternel :

AIR : du Concert.

Voyez-vous (*bis.*)
Votre Ernestine,
Par sa grace divine,
Les charmer tous?
Dans ce bal,
Sans égal,
Elle s'avance;
Tout le monde s'élance
Devant ses pas.
Que d'élégance
Dans sa danse,
Et que d'appas!
Chacun tout bas
En l'admirant
Dit : ravissant!

LA COMTESSE, *à part réfléchissant.*

Conduire au bal tant d'innocence,
N'est-ce donc pas une imprudence?

ENSEMBLE.
Oui, quand je pense,
L'innocence
Ne doit pas,
Chercher, hélas!
Un jour si grand;
C'est imprudent!..
ALFRED.
Que d'élégance
Dans la danse! etc.

Voyez-vous (*bis*)
Votre Ernestine?
La beauté l'examine
D'un œil jaloux.
Et son nom?
Se dit-on...
Voilà sa mère...
Qu'elle doit être fière
De ses
Succès!

LA COMTESSE.

ENSEMBLE.
Oui, quand j'y pense,
L'innocence, etc.
ALFRED.
Que d'élégance
Dans sa danse! etc.

Je me fais d'avance la plus douce idée du plaisir que vous allez avoir; et sur ce tableau délicieux, Comtesse, je vous quitte. (*fausse sortie.*)

LA COMTESSE

Je parierais que vous retournez au bois...

ALFRED, *revenant sur ses pas.*

Au bois! seul, et à l'heure qu'il est? je serais perdu de réputation..... Mais pourquoi me dites-vous cela?.... Ah! je comprends... la calèche de la petite banquière, qui montait quand nous descendions...

LA COMTESSE.

Vous allez souvent chez le banquier Findor?...

ALFRED.

Toutes les fois que j'ai besoin d'argent... une fois par jour, quelquefois deux... cela dépend des circonstances...

Mais rassurez-vous ; je rentre à mon hôtel, où j'ai donné rendez-vous à mon coiffeur, à mon tailleur et à tous ces génies subalternes et mercenaires, qui sont devenus l'ame, et je dirai presque le corps d'un jeune homme à la mode... Je leur donne aujourd'hui une audience solennelle, et après cela, je suis à vous pour le reste de la soirée. (*Il baise la main de la comtesse et sort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant.*

Madame, M. Amédée de Saint-Almon est là avec un étranger...

LA COMTESSE.

L'importun ! dites-lui que je ne puis le recevoir en ce moment, Juliette... et venez me coiffer. (*La comtesse entre dans son appartement.*)

JULIETTE.

Oui, Madame.

SCENE V.

JULIETTE, LE BARON DE NORLIS, AMÉDÉE DE SAINT-ALMON.

LE BARON, *examinant l'ameublement.*

Quel luxe ! quel éclat ! et que de colifichets dans cet ameublement ! je reconnais bien là ma folle de sœur.

JULIETTE, *à part, après avoir fixé le baron.*

Sa sœur !... Serait-ce par hasard ?... Eh ! mais, oui : plus je le regarde, et plus je reconnais l'original du portrait que madame me fait tous les jours...

LE BARON.

Eh bien, Mademoiselle ! pourra-t-on enfin avoir l'honneur de présenter ses hommages à Madame ?

JULIETTE, *à part.*

C'est le contre-amiral, c'est sûr... (*haut*) Messieurs, Madame est dans ce moment sérieusement occupée ; elle s'habille pour le bal.

LE BARON.

Eh bien ! dites à mademoiselle Ernestine de venir.

JULIETTE.

Je ne sais, si je dois...

LE BARON.

Dites-lui que son oncle est là !..

JULIETTE, *indécise.*

Mais...

LE BARON, *impatienté.*

Corbleu ! (*Juliette rentre sans répliquer.*)

SCENE VI.

LE BARON, AMÉDÉE.

LE BARON.

Je suis bien tenté, mon cher Amédée, d'embrasser ma nièce et de repartir sur-le-champ.

AMÉDÉE.

Ce n'est pourtant pas là ce que vous m'avez promis... Madame la comtesse a des torts très graves envers vous, je le sais, et sa légèreté peut vous affliger...... Mais son ame...

LE BARON.

Son ame, Monsieur !... en a-t-elle une ?

AIR : Faut l'oublier.

Le guerrier nous montre son ame
Par sa noble intrépidité,
Le juge par son équité,
L'amant par l'ardeur qui l'enflamme,
Un époux par des soins constans
Envers celle qui lui fut chère,
Enfin, ce qui doit, en tout temps,
Attester l'ame d'une mère,
C'est son amour pour ses enfans...
Oui, Monsieur, l'ame d'une mère
C'est son amour pour ses enfans.

AMÉDÉE.

Croyez bien, monsieur le baron, que madame votre sœur...

LE BARON.

Ma sœur, Monsieur, est une coquette, une étourdie, que je ne reverrai de ma vie, si dès ce jour elle ne change de conduite envers ma nièce et envers vous.....

Corbleu ! Je lui fais passer de Brest un excellent parti pour ma fille... Un jeune homme charmant...

AMÉDÉE.

Monsieur....

LE BARON.

Oui, Monsieur, vous êtes un jeune homme charmant; et je voudrais bien voir que, pour me mettre dans mon tort, vous soutinssiez le contraire... Je lui fais passer de Brest, dis-je, un jeune homme qui, par son rang, sa fortune et surtout ses qualités doit assurer le bonheur de ma nièce, et depuis six mois environ madame élude ce mariage, comme si j'avais fait un choix indigne d'elle et de moi... Puisque mes lettres ne peuvent rien, je suis venu parler moi-même, et ma sœur va m'entendre... Je sais qu'elle est riche, et peut se passer de ma fortune; aussi n'est-ce pas en la menaçant de la déshériter, comme font tous les oncles de comédie, que je prétends ramener ma sœur à des sentimens plus raisonnables..... Mon titre d'oncle, mon caractère et mon âge me permettent d'employer tous les moyens pour parvenir à mon but et je les emploierai.

AMÉDÉE.

Je crains bien que vous n'acheviez d'indisposer contre moi madame la comtesse.

LE BARON.

Eh bien ! Monsieur, vous n'épouserez pas ma nièce, mais je vous trouverai, pour vous dédommager, quelque riche héritière qui la vaudra bien; je vous la trouverai, dussé-je faire une quatrième fois le tour du monde !

AMÉDÉE.

Ce ne serait pas la même chose, Monsieur..... Où découvrir une autre Ernestine ? où trouver tant de grace, tant de candeur !...

LE BARON.

Oh ! si vous êtes amoureux à ce point...

AMÉDÉE.

Jugez de ma douleur, si je perdais maintenant votre aimable nièce ?

LE BARON.

Corbleu, Monsieur ! ce serait tant pis pour vous; je

vous ai envoyé de Brest pour épouser ma nièce, et non pas pour vous en rendre amoureux, c'est bien différent cela.

AMÉDÉE.

Voici mademoiselle Ernestine.

SCENE VII.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE, *pleurant en embrassant son oncle.*

AIR : des Rosières.

Ah! ah! ah! je suis bien joyeuse
De votre retour!
Mon cher oncle, je suis heureuse,
Pour moi quel beau jour!

AMÉDÉE.

Vous pleurez, ma chère Ernestine?

ERNESTINE.

Non, non... je ne suis pas chagrine;
(*à son oncle.*)
Mon bonheur est de vous revoir,
Ce moment comble mon espoir!

LE BARON.

Reprends ta gaîté, ma chère.

ERNESTINE.

Vous obéir est mon devoir.

LE BARON.

Serait-ce ta mère?

ERNESTINE.

Voyez quel est mon désespoir...
Je n'irai pas au bal ce soir!
Ah! ah! ah! que je suis joyeuse, etc.

LE BARON.

Ah! ta mère va ce soir au bal et veut que tu restes à la maison?

ERNESTINE.

Je ne sais comment cela se fait; ma parure de bal était prête; elle est charmante! une robe de tulle lamée en argent avec des roses et une couronne, j'étais si contente!.... et voilà que tout à coup maman change

d'idée... elle prétend que le bal de la princesse sera paré et masqué, qu'il sera fort bruyant, très mêlé, sans doute; et qu'une demoiselle de mon âge y serait fort déplacée... cela peut être, cher oncle... (*en pleurant.*) mais je me faisais un si grand plaisir d'aller à ce bal, que si vous n'étiez arrivé, j'allais pleurer comme un enfant.

LE BARON.

Console-toi, ma chère Ernestine, j'ai fait exprès pour toi le voyage de Brest, et je n'y retournerai qu'après t'avoir vue parfaitement heureuse?

ERNESTINE.

Si je pouvais aller à ce bal, rien ne manquerait, je crois, à mon bonheur!... maman est si bonne!

AMÉDÉE.

Vous la défendez, aimable Ernestine, et mon cœur est d'accord avec vous sur ce point... cependant, j'ai vu plus d'une fois couler vos larmes et j'ai cru devoir instruire votre oncle.

ERNESTINE.

Vous avez eu tort, Monsieur; ce n'est pas en affligeant maman que vous parviendrez à vous faire aimer de moi. Si j'ai de l'amitié pour M. Alfred de Soligny, c'est qu'il aime maman, lui! il est toujours auprès d'elle, il l'entoure des soins les plus tendres... il me regarde comme sa sœur... et je finirai par croire qu'il est mon frère.

LE BARON, *tirant à part Amédée.*

Ce monsieur Alfred de Soligny, est sans doute le jeune homme dont vous m'avez parlé; celui qui voudrait devenir mon beau-frère... ou bien mon neveu... ou peut-être...

AMÉDÉE, *souriant.*

C'est-lui-même...

ERNESTINE.

Tenez, tenez, je parie, cher oncle, que monsieur Amédée vous fait encore quelque méchant rapport contre maman... Oh! malgré votre recommandation, je finirai par le détester.

LE BARON.

Il paraîtrait ma nièce que ma recommandation ne lui a pas été d'un grand secours auprès de vous et le refus que vous avez fait de l'épouser...

ERNESTINE.

Moi, cher oncle; moi, j'ai refusé d'épouser monsieur? M. Amédée est là pour dire que je ne demandais pas

mieux... c'est maman qui n'a pas voulu; elle prétend que je suis encore trop jeune pour me marier... Moi, refuser un mari que vous m'aviez envoyé... oh, non!...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Avec maman entendez-vous !...
A cet hymen qu'elle consente,
Soudain, en fille obéissante,
Je prendrai monsieur pour époux;
Obéir me semblera doux.
Je vous le dis sans stratagème,
Depuis que monsieur vient chez nous,
Il a su nous captiver tous...
Mon cher oncle, pour que je l'aime,
Avec maman entendez-vous !

AMÉDÉE, *bas au baron avec transport.*

Eh bien! monsieur le baron, blâmez-vous encore mon amour?

LE BARON, *de même.*

Non, morbleu!... et si, quand j'étais jeune, j'avais rencontré un ange comme celui-là... ma nièce aujourd'hui ne serait pas mon unique héritière.

ERNESTINE.

Mais, venez donc voir maman; votre arrivée lui causera tant de plaisir!

LE BARON.

J'en doute, car enfin, sa femme de chambre doit lui avoir dit que j'étais ici et je ne devrais pas faire antichambre chez elle... elle m'expose à faire une descente dans son boudoir.

ERNESTINE.

On ne lui aura pas encore appris que vous êtes là... et je vais...

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE, *entrant avec des flambeaux qu'elle place sur le guéridon.*

JULIETTE, *au baron.*

Madame est désespérée de vous faire attendre, Monsieur... Mais dans un instant...

3 LE BARON, *brusquement.*

Je serais fâché de la déranger; vous lui direz que je reviendrai... *Il prend son portefeuille.*

ERNESTINE. 2

Mon cher oncle!...

AMÉDÉE. 4

Monsieur le baron.

LE BARON, *écrivant.*

Silence!... je travaille pour vous...

JULIETTE, *à part.*

Que veut-il donc faire?

LE BARON, *achevant d'écrire et déchirant la feuille sur laquelle il écrit : montrant Juliette.*

Ernestine!... comment appelez-vous mademoiselle?

ERNESTINE.

Juliette, mon oncle.

LE BARON, *passant près de Juliette.*

Mademoiselle Juliette, approchez.

JULIETTE.

Me voilà, Monsieur le contre-amiral.

LE BARON *qui avait sa canne sous son bras droit la passe sous son bras gauche. Ce mouvement fait peur à Juliette qui recule.*

Approchez! approchez!

JULIETTE.

C'est que vous avez fait un certain mouvement...

LE BARON.

Plus près encore... (*bas.*) Etes-vous discrète?

JULIETTE.

Oui, Monsieur le contre-amiral.

LE BARON.

Aimez-vous Ernestine?

ERNESTINE, *vivement.*

Oh! oui, mon oncle; Juliette m'aime bien.

LE BARON, *lui donnant le papier.*

Alors je puis me fier à vous... Prenez cet écrit, et que tout ce qu'il renferme soit exécuté de point en point... Si je réussis dans mon projet, vous pouvez compter sur cinquante louis...

JULIETTE.

Cinquante?...

LE BARON.

Taisez-vous!..... Et si mon projet manque par votre faute... je vous fais mettre à la porte.

Le n° 4 est toujours à droite de la scène

JULIETTE.

Monsieur...

LE BARON.

Silence !... Pour rassurer votre conscience, je veux bien vous apprendre que tout ceci est pour le bonheur d'Ernestine...

JULIETTE.

Ce motif seul...

LE BARON.

Taisez-vous! il faut que ma nièce ignore entièrement mon dessein, elle en parlerait à sa mère... Vous m'avez entendu, que prétendez-vous faire?

JULIETTE.

Mériter les cinquante louis et prouver que pour le bonheur de mademoiselle Ernestine...

LE BARON.

C'est assez !... Venez, mon cher Amédée, adieu, mon enfant.

ERNESTINE.

Cher oncle, quand reviendrez-vous?

LE BARON.

Plus tôt que tu ne le crois.

Air : Allons réveiller tout le monde.

Bientôt tu reverras, ma chère,
Cet oncle qui veut ton bonheur,
Et ta mère avant peu, j'espère,
Te rendra ses soins et son cœur.
(*à Juliette.*)
Songez bien qu'à vous je me fie!..

JULIETTE.

Oh! Monsieur, vous serez content,
J'ai toutes les vertus...

LE BARON, *sévèrement.*

Ma mie,
Je n'en ai pas besoin de tant.
(*à Ernestine l'embrassant.*)
Bientôt tu reverras, ma chère, etc.

ENSEMBLE.

AMÉDÉE.

Bientôt vous reverrez, ma chère,
L'oncle qui veut votre bonheur,
Et votre mère, je l'espère,
Vous rendra ses soins et son cœur.

ERNESTINE.

Bientôt je reverrai, j'espère,
Cet oncle qui veut mon bonheur ;
Mais de ma mère qui m'est chère
Je n'ai jamais perdu le cœur.

JULIETTE.

Qu'il est bourru, qu'il est sévère,
Mais il paraît avoir bon cœur,
Et dans ce mystère j'espère
Le seconder avec ardeur.

(*Le baron et Amédée sortent.*)

SCENE IX.

ERNESTINE, JULIETTE.

ERNESTINE, *après avoir reconduit son oncle.*

Juliette, mon oncle t'a remis un papier, veux-tu me le montrer ?

JULIETTE.

Quand votre maman sera partie pour le bal.

ERNESTINE.

Le bal !... tu vas renouveler tous mes chagrins...

JULIETTE.

Silence, Mademoiselle... voilà madame la comtesse.

SCENE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *en grande parure de bal.*

LA COMTESSE, *des bracelets et un éventail à la main.*

Dix heures viennent de sonner et Alfred n'a pas encore paru. (*avec un dépit concentré.*) Je suis presque sûre qu'on le trouverait à l'Opéra, dans la loge du banquier Findor... (*regardant à droite et à gauche.*) Ah ! ah !... je vois que mon frère s'est lassé de m'attendre... Ces marins sont d'une impatience... J'aurais eu tant de plaisir à le voir... Juliette, attachez-moi mes bracelets.

Devant la psyché

ERNESTINE.

A nous deux, Juliette ! (*La comtesse devant la psyché tend ses deux bras ; elles attachent les bracelets.*)

Air : de Céline.

O maman, que cette parure
Relève encore ta beauté !

LA COMTESSE.

Tu crois, ma fille?

ERNESTINE.

Oh ! je te jure
Que je dis bien la vérité.
Et ces plumes, ce diadème,
Ces fleurs ; il ne te manque rien.

LA COMTESSE, *avec tendresse.*

Mon Ernestine, que je t'aime !

ERNESTINE, *avec admiration.*

Maman, que cela te va bien !...

LA COMTESSE, *embrassant sa fille sur le front.*

Chère Ernestine, que je t'aime !

ERNESTINE.

Maman, que cela te va bien!

LA COMTESSE.

Ainsi te voilà bien raisonnable ; tu n'as plus de chagrin, n'est-ce pas ?

ERNESTINE, *avec un soupir.*

Non, maman !

LA COMTESSE, *se regardant dans la psyché.*

C'est un léger sacrifice que tu fais aux convenances, mon enfant... Mais après tout... tu ne perds pas grand-chose....Un bal est une chose fort ennuyeuse... et puis... la fatigue... la poussière... la fraîcheur disparaît et le lendemain... on est à faire peur. (*avec impatience.*) Mais, voyez donc si M. Alfred arrivera... (*On sonne très fort.*) (*avec une joie intérieure*) Ah ! enfin, le voilà..... rentrez ma fille !

ERNESTINE.

Oui maman... adieu... ne vous ennuyez pas trop. (*à part.*) J'aurais bien voulu m'ennuyer toute la nuit, moi. (*Elle rentre dans son appartement*).

SCENE XI.

LES MÊMES, ALFRED, LE CHEVALIER WILBERG.

ALFRED, *sa montre à la main.*

A l'heure dite !... l'exactitude est ma première vertu... Comtesse, j'ai pris la liberté d'offrir dans votre voiture une place à M. Wilberg. (*à Wilberg.*) Saluez

le personnage de Wilberg est très comique sans rien dire : tenue soignée en noir mais allure gênée, niaise, celle d'un jeune homme étranger, qui entre dans le monde de paris pour la 1re fois —

donc! (*Wilberg salue la comtesse.*) Un de mes meilleurs amis, un élève qui avant peu, j'espère, me fera beaucoup d'honneur et ce n'est pas malheureux.

LA COMTESSE.

Vos amis, mon cher Alfred, seront toujours les miens. (*à Wilberg.*) Je suis ravie...

ALFRED, *à Wilberg.*

Saluez encore !

LA COMTESSE, *bas à Alfred.*

Votre ami ne parle donc pas ?

ALFRED.

Oh! pardonnez-moi, mais il y a un petit inconvénient : monsieur est Danois, et ne sait pas un mot de français, seulement il commence à l'entendre; c'est un jeune seigneur de Copenhague, qui est venu étudier le beau monde à Paris et que je me suis chargé de lancer!... C'est un fort aimable homme, comme vous voyez, et surtout un confident sûr... Mais le temps passe, et mademoiselle Ernestine ne paraît pas... Oh! ces jeunes filles! quand elles sont aux prises avec leur miroir il n'y a plus moyen de les séparer.

LA COMTESSE, *après avoir réfléchi.*

Ah!... j'oubliais de vous dire, Alfred..... Ma fille ne vient pas avec nous...

ALFRED, *à part.*

J'en étais sûr... (*haut.*) Oh! j'en suis fâché !

LA COMTESSE.

Ernestine est gravement indisposée.

ALFRED.

Pauvre petite... cela m'afflige pour elle; mais enfin...

LA COMTESSE.

Tenez, prenez ceci (*elle lui donne son éventail et son cachemire.*), et partons.

ALFRED.

Chacun son bagage. (*à Wilberg en lui jetant le shall sur le bras.*) A vous ceci, Wilberg. Moi, je garde l'éventail. (*à part.*) Oublions-le sur cette table.

LA COMTESSE, *après avoir examiné Wilberg.*

(*à Alfred.*) Il n'est pas mal, ce jeune Danois.

ALFRED, *bas à la comtesse.*

Vous allez voir comme il est bien dressé. (*haut.*) Chevalier Wilberg, (*il approche.*) donnez la main à madame. (*Wilberg la présente ridiculement.*) N'est-ce pas que c'est bien ?

LA COMTESSE, *qui a donné la main à Wilberg.*

hO ! ce pauvre jeune homme!... Juliette, je nerentrerai qu'au jour; je vous recommande ma fille.

JULIETTE.

Madame sait bien que j'en ai soin comme de moi-même.

AIR du dernier chœur de la Veuve de quinze ans.

ENSEMBLE.

Allons, partons, } le plaisir { nous } appelle.
Allez, partez, } le plaisir { vous } appelle.
Là bas on doit } nous } désirer.
Au bal on doit } vous } désirer.
Que cette fête sera belle !

LA COMTESSE.

Que je brûle de m'y montrer !

LES AUTRES.

Et comme on va vous admirer !

(*La comtesse, Alfred et Wilberg sortent.*)

SCENE XII.

2 1

JULIETTE, ERNESTINE.

JULIETTE.

Voyons maintenant ce que me veut monsieur le contre-amiral : (*elle lit.*) « *Dès que votre maîtresse* « *sera partie, habillez Ernestine comme pour le bal.* « *Je viendrai la chercher à minuit, avec madame la* « *baronne d'Orville, sa parente.*

ERNESTINE, *entrant précipitamment.*

Juliette! Juliette! la voiture est sortie de l'hôtel et nous voilà seules; qu'allons-nous faire avant de nous coucher ?

JULIETTE

Voulez-vous que je vous lise quelques pages de ce roman que m'a prêté M. Alfred.

ERNESTINE.

Oh! non, car maman m'a dit encore, ce matin, qu'une demoiselle ne devait jamais lire de ces livres-là... J'ai un autre projet...

JULIETTE.

Voyons! quel est-il?

ERNESTINE.

Tu vas rire et me traiter encore de coquette.

JULIETTE.

Le ciel m'en préserve!... Expliquez-vous.

ERNESTINE.

Écoute.... tu vas m'habiller absolument comme si j'allais au bal; je danserai un peu devant cette glace, et tout ne sera point perdu..... Tu te fâches?

JULIETTE.

Non, Mademoiselle... au contraire, et j'allais vous proposer, à la glace près à laquelle je ne songeais pas, ce petit plaisir bien innocent. (*Ernestine va se mirer.*) (*à part.*) O instinct de la coquetterie! la voilà qui va remplir d'elle-même les intentions de M. le baron.

ERNESTINE.

Viens vite, Juliette; si j'allais m'endormir, je croirais avoir manqué deux fois le bal.

JULIETTE.

Allez: je suis à vous, dans la minute.

ERNESTINE, *en s'en allant.*

Ne te fais pas attendre... Je vais d'abord mettre ma couronne.

SCENE XIII.

JULIETTE, *seule.*

Je vais d'abord arranger la salle du bal..... Cette psyché, qui, j'en suis sûre, va trouver ma jeune maîtresse charmante... puis ces fauteuils et ces chaises, qui gêneraient les danseurs... Eloignons aussi ce guéridon... (*apercevant l'éventail.*) Que vois-je! l'éventail de madame; elle l'a sans doute oublié..... Comment va-t-elle faire au bal, sans un éventail? c'est si commode! Non pas pour avoir moins chaud... mais pour voir ce qu'on ne veut pas avoir l'air de regarder... ou pour cacher la colère et le dépit... Quand une femme est comme cela (*elle se masque avec l'éventail.*), son amour-propre est à couvert...(*on frappe à la porte du salon en dehors.*) On frappe à cette porte... Serait-ce déjà M. le baron?... (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE XIV.

JULIETTE, ALFRED.

JULIETTE, *effrayée.*

C'est vous, M. Alfred!

ALFRED.

Oui, j'ai oublié l'éventail de ta maîtresse... elle m'envoie le chercher... J'ai pris en route une voiture de place... Où donc est Ernestine?

JULIETTE, *vivement.*

Voilà l'éventail, Monsieur.

ALFRED.

Que fait Ernestine?

JULIETTE, *à part.*

Oh! le rusé... Il aura oublié l'éventail de la mère, pour venir parler à la fille.

ALFRED.

Eh bien! Ernestine?

JULIETTE.

Mademoiselle Ernestine..... est couchée, Monsieur..... Elle dort.

ERNESTINE, *appelant.*

Juliette! Juliette! viens donc!

ALFRED.

Ah! elle dort!... Juliette, toi qui avais promis de parler pour moi....

JULIETTE.

Oui, Monsieur, je parlerai pour vous... tant que vous voudrez... Mais je ne vous laisserai jamais parler vous-même, et la nuit surtout....

ERNESTINE, *de même.*

Juliette!

JULIETTE.

Me voilà!... (*à part.*) Ne la laissons pas venir jusqu'ici, tout serait perdu... (*haut.*) Allez-vous-en, Monsieur Alfred, allez-vous-en, ou je serai forcée de parler de vos projets à madame la comtesse, et à M. le contre-amiral.

ALFRED, *étonné.*

L'oncle de Brest serait ici?

JULIETTE.

Oui, Monsieur; et je vous avertis qu'il n'a pas l'air de plaisanter sur le compte de sa nièce : ainsi, partez vite, ou je serai forcée de parler. (*Elle entre promptement dans la chambre d'Ernestine, et l'on entend le bruit d'un verrou.*)

SCENE XV.

ALFRED, *seul.*

Elle s'enferme !... Il faut pourtant que je parle à la charmante Ernestine; l'oncle de Brest protège Amédée; il n'y a pas à balancer... Wilberg tient ma place auprès de la comtesse.... Si je pouvais.... oui! le moyen est hardi, mais il me paraît sûr... Il faut ici vaincre ou périr!.. Et d'ailleurs :

AIR : Restez, troupe jolie.

C'est quand le danger nous menace
Que doivent briller les grands cœurs,
Car ce fut toujours pour l'audace
Que la fortune eut des faveurs.
Oui par une chance opportune
Je dois triompher en ces lieux :
Les femmes, comme la fortune,
Protègent les audacieux.

Faisons comme si je sortais. (*Il ferme la porte du fond avec violence* (*elle doit faire du bruit.*), *et il vient se cacher derrière la psyché.*)

SCENE XVI.

3 1 2

ALFRED *caché*, JULIETTE, *ensuite* ERNESTINE *en costume de bal.*

derrière la psiché

JULIETTE *entre en regardant.*

Il est parti; et la manière dont il a fermé la porte me prouve qu'il n'est pas content de mes services..... Mademoiselle, vous pouvez venir.

4

ALFRED.

Bon !... Attendons l'instant favorable.

FINAL.

AIR nouveau de M. Hus-Desforges.

ERNESTINE, *arrivant.*

N'est-ce pas que je suis charmante?

JULIETTE.

Oui, vraiment vous êtes charmante !

ALFRED, *à part.*

Elle a raison, elle est charmante !

ERNESTINE.

Silence! au bal je me présente.

JULIETTE et ALFRED.

Dans le bal elle se présente.

ERNESTINE.

Vois ma démarche et mon maintien.

JULIETTE.

Ils sont fort bien !

3 ALFRED, *à part.* derrière la fléché

Ils sont fort bien !

ERNESTINE, *imitant son entrée au bal.*

On me conduit à la princesse,
Elle m'accueille avec noblesse;
Je suis tremblante à son aspect...
Je la salue avec respect...
On s'assied en cérémonie.

(*allant à Juliette.*)

Juliette, fais tapisserie...
Il faut bien quelqu'un pour me voir.

JULIETTE ET ALFRED. *Juliette va s'asseoir.*

Allons, je suis là } pour la voir.
Ne suis-je pas là }

ERNESTINE, *s'asseyant.*

A peine je viens de m'asseoir
Qu'un danseur s'approche avec zèle,
Et me dit : Si mademoiselle...
Voulait... Je l'interromps soudain,
Et je lui présente la main.

(*elle se lève et va à Juliette.*)

Juliette! fais, je t'en supplie,
L'orchestre et la tapisserie !

JULIETTE.

Je ne suis là
Que pour cela.

ALFRED, *à part.*

Qu'elle est innocente et jolie !

ERNESTINE.

En place, on commence déjà.

(*Juliette chante sur un mouvement de contredanse et dit les figures, pendant la durée de l'air, tandis que, Ernestine danse devant la psyché.*)

ALFRED, *à part, pendant qu'Ernestine danse.*

Je le disais, quelle élégance !
Que sa danse est pleine d'appas !
Mon cœur se livre à l'espérance,
Elle ne m'échappera pas.

(*Ici Juliette commence à s'endormir sur son fauteuil près du guéridon.*)

JULIETTE, *s'endormant.*

(*Parlé.*) Chassez les huit.

ERNESTINE, *ayant l'air de céder au sommeil.*

Mais on finit la contredanse,
Mon cavalier me reconduit...

(*bâillant en s'asseyant.*)

Et puis après je recommence,
Et je danse toute la nuit...
Chacun me regarde et m'admire...
La foule me cherche des yeux...
Maman a raison de le dire...
Les bals sont vraiment ennuyeux.
Je n'y viendrai plus... je le jure...

(*s'endormant tout-à-fait.*)

Quand donc viendra notre voiture ?

(*Pendant ces derniers vers on entend sonner minuit à la pendule.*)

ALFRED, *sortant de derrière la psyché.*

(*A demi-voix.*)

Juliette dort... voici l'instant...
Appelons-là... bien doucement.

(*Parlé.*) Ernestine ! Ernestine !

(*Au moment où Alfred s'approche d'Ernestine, on entend agiter fortement une sonnette dans l'antichambre.*)

Grand Dieu ! (*Il se cache vivement.*)

usique instrumentale
ujours
avec
rdine
à
rchestre

ERNESTINE, *se réveillant au bruit.*

Juliette! qu'est-ce donc?

JULIETTE, *qui s'est réveillée en même temps prend*
flambeau.

Rassurez-vous, c'est votre oncle qui vient vous cl
cher.

ERNESTINE.

Mon oncle! (*Elle se précipite vers la porte du fo*
Juliette la suit; le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une riche galerie ornée et éclairée comme pour une fête; à droite, la porte de l'appartement de la princesse Owinska.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE OWINSKA, LA COMTESSE.

(*On entend faiblement dans le fond la musique du bal ; des masques errent dans la galerie.*)

LA PRINCESSE, *avec hilarité.*

Mais riez donc, comtesse, riez avec moi de cette aventure.

LA COMTESSE, *se contraignant.*

Elle est en effet très piquante... et surtout très vraisemblable... De qui la tient-on ?

LA PRINCESSE.

D'un jeune étourdi que je ne connais pas... et qui la racontait tout haut dans le bal... Concevez-vous rien de plus plaisant que cette mère qui ne veut pas absolument que sa fille paraisse au bal, et qui dit à tout le monde que sa fille est gravement indisposée, tandis que celle-ci, en domino, danse au même quadrille qu'elle... cela m'a fait penser sur-le-champ à l'indisposition subite de votre chère Ernestine. Je suis bien sûre, comtesse, qu'à la place de cette mère ridicule, vous n'eussiez pas fait comme elle... la tendresse que vous avez pour votre fille, votre indulgence naturelle, et l'innocence d'Ernestine, d'ailleurs...

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Je suis pour mon compte... parfaitement tranquille

sur ce point, princesse... et jamais ma fille... (*à part.*) Alfred n'arrive pas.

LA PRINCESSE.

Vous paraissez souffrir, mon amie ?

LA COMTESSE.

Mais, oui, je ne me sens pas bien ; il fait dans ce bal une chaleur étouffante...

LA PRINCESSE.

Nous avons tant de monde. J'avais à peine invité cent personnes, et nous voilà plus de six cents... La grande baronne d'Orville m'a, je crois, amené pour sa part, plus de douze petits cousins... Heureusement ils sont jeunes et ils dansent... cela fait bien pour notre bal... il y règne un mouvement, un désordre... (*avec ironie.*) C'est charmant, d'honneur !.. de pouvoir réunir un si grand nombre d'amis...

AIR de mademoiselle E.

Ah ! que d'amis
Dans ce Paris !
A la ronde
Leur foule abonde.
Ah ! que d'amis
Les jeux, les ris,
Amènent toujours dans ce Paris!
Ne voyez-vous jamais personne ?
Par un miracle sans égal,
Que chez vous un archet résonne,
Et donne le signal du bal :
Ah! que d'amis
Dans ce Paris, etc.

C'est, hélas! la chance commune :
Les malheureux sont méconnus ;
Mais à peine de la fortune
Les beaux jours sont-ils revenus,
Ah ! que d'amis ! etc.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle contrainte cruelle !

LA PRINCESSE.

Je vois, ma chère amie, que ma gaîté vous contrarie en ce moment, je retourne au bal et vous laisse respirer ici tout à votre aise, jusqu'à l'instant où les danseurs viendront envahir cette galerie. (*Musique lointaine du bal. La princesse sort par le fond.*)

SCENE II.

LA COMTESSE *seule, s'asseyant.*

Oui... respirons un moment... le cinquième quadrille vient de finir, et M. Alfred n'est pas encore au bal... où peut-il être?.. n'aurait-il employé le prétexte frivole d'aller chercher mon éventail que pour accompagner ici une de ses nombreuses conquêtes... et serait-il près de moi, sous un déguisement qui le dérobe à mes yeux?... (*se levant.*) si je le croyais!... (*avec calme.*) Quelle folie est donc la mienne... l'amour serait un ridicule à mon âge... je n'ai point d'amour... je ne puis en avoir pour un étourdi, dont je serais presque la mère... et mon unique désir, c'est d'assurer le bonheur d'un jeune homme intéressant... qu'un sentiment généreux semble fixer auprès de moi.

elle montre toute sa jalousie

AIR : de l'Angelus.

Je n'eus jamais d'amour pour lui,
On le dit léger et volage...
Et prenant l'honneur pour appui,
Mon cœur échappe à l'esclavage... (*bis.*)
Mais de douleur dans ce séjour
Loin de lui mon ame est saisie...
Pourquoi, si je n'ai point d'amour,
Tant souffrir de la jalousie... (*bis.*)

Mais quelqu'un s'avance vers cette galerie... serait-ce lui? me chercherait-il?... Alfred... (*elle va vers le fond.*) Ciel! mon frère!...

SCENE III.

LA COMTESSE, LE BARON.

il est en habit de commandant de la marine; culotte blanche bas de soie souliers à boucles

LE BARON.

Oui, ma sœur, c'est moi-même qui ne pouvant avoir l'honneur d'obtenir une audience chez vous, suis bien forcé de venir en demander une au bal.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous entendre en ce moment, mon frère... l'usage du monde.

LE BARON.

Eh! morbleu, Madame! l'usage du monde ne défend pas à une sœur d'écouter son frère... Il faut que je vous parle... je vous parlerai... l'occasion est trop belle pour que je la laisse échapper, et d'abord je vous prierai de me dire où se trouve Ernestine en ce moment?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Ernestine... mon frère... ne la croyez-vous pas plus convenablement placée chez moi que dans cette cohue...

LE BARON.

Non, corbleu!... puisque vous y êtes... Une fille ne doit jamais quitter sa mère, ou plutôt une mère ne doit jamais quitter sa fille!

LA COMTESSE.

La société a des devoirs pour tous les âges... l'intimité qui m'unit à la princesse m'impose la loi rigoureuse d'assister à toutes ses fêtes... et l'âge et la candeur de ma fille me défendent de la produire dans un monde, où malgré les vertus de la princesse, une réunion trop nombreuse peut amener de dangereux exemples... Voudriez-vous me conseiller d'inspirer à ma fille le goût des fêtes et des plaisirs...

LE BARON, *avec ironie.*

Oh! non, certainement, ma sœur.

AIR : On dit que je suis sans malice.

A Paris, une fille sage
Doit attendre le mariage
Pour chercher les amusemens;
Ils sont faits pour les grands parens.
Oui, d'après les modes nouvelles,
Je le soutiens, les demoiselles
Doivent céder à leurs mamans
Les bals et les jeux innocens.

LA COMTESSE, *piquée.*

Mon frère! cette raillerie.

LE BARON.

Ma sœur, pour défendre à votre fille les plaisirs et les fêtes, il faudrait commencer par y renoncer vous-même! L'exemple est tout pour un cœur sans expérience... Vous délaissez votre fille... mère imprudente!... Vous la con-

fiez à la surveillance mercenaire d'une femme de chambre... Et qui vous dit qu'un habile séducteur ne profite pas de votre absence pour corrompre ce fragile gardien!.. Qui vous dit que l'on n'a pas déjà cherché à faire naître dans l'ame d'Ernestine, dans cette ame si pure!... des sentimens indignes d'elle et de vous...

LA COMTESSE.

Mon frère!

LE BARON, *avec force.*

AIR : Epoux imprudent.

Voyez jusqu'où peut vous conduire
L'oubli d'un devoir si sacré;
Votre fille on peut la séduire,
Un jeune cœur est sitôt égaré! (*bis.*)
Et dites-moi, comment une étrangère
Défendrait-elle votre enfant,
Quand l'amour trompe si souvent
Le regard même d'une mère!

LA COMTESSE, *avec dédain.*

Avez-vous enfin terminé vos remontrances, mon frère?.. Il faut que je reparaisse au bal. (*Elle veut sortir, le baron la retient.*)

LE BARON.

Non, morbleu!... vous n'y retournerez que quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout!... Si la présence d'Ernestine vous gêne, vous humilie... pourquoi ne pas vous en débarrasser en la mariant?... Je vous ai envoyé de Brest un excellent parti, le fils d'un brave marin, un jeune homme aussi riche qu'Ernestine, d'une naissance égale à la sienne, d'un caractère conforme à celui de votre fille... si vous êtes bonne mère, pourquoi refusez-vous de faire le bonheur de votre enfant?... Vous craignez peut-être pour votre réputation de jeunesse et de beauté, les suites trop évidentes d'un mariage... Le nom de mère vous importune... celui de grand'mère vous tuerait!... Eh bien! je sais compâtir aux faiblesses des dames, moi... (*avec épanchement.*) Marions Ernestine à M. de Saint-Almon... J'emmène les nouveaux mariés à Brest... Je les installe dans ma fortune, et je vis avec eux comme avec mes enfans... Pendant ce temps, vous pourrez faire ici, tout à votre aise, la femme de vingt ans... et remplir les devoirs que la société vous impose... Ces devoirs finiront peut-être un jour!..... Un

jour la société vous dira qu'il est temps que vous soyez mère, et alors... (*avec bonté.*) Alors, ma sœur, je ramènerai votre fille dans vos bras, et si quelques souvenirs amers se mêlent à ce moment enchanteur, il vous restera du moins la satisfaction de ne point avoir retardé et compromis le bonheur d'Ernestine!

LA COMTESSE, *souriant.*

Ceci, mon frère, me paraît assez sagement raisonné... mais ce n'est pas ici le moment.

LE BARON, *vivement.*

Au contraire, c'est le moment... le moment de me faire une réponse positive... M. de Saint-Almon veut partir avec moi cette nuit même... Voyons...

LA COMTESSE.

Mais, mon frère...

LE BARON.

Morbleu, ma sœur! oui ou non; c'est tout ce que je vous demande.

LA COMTESSE.

Ce mariage me semble réunir tous les avantages désirables... Cependant...

LE BARON, *impatienté.*

Oui ou non?

LA COMTESSE.

Songez!...

LE BARON, *de même.*

Corbleu!.. est-ce non?.. est-ce oui?...

LA COMTESSE.

Oui, oui... si ma fille y consent...

LE BARON, *enchanté.*

Rassurez-vous, rassurez-vous, ma sœur; elle y consentira... ma bonne Hortense... ce seul mot efface tout à mes yeux!... (*avec gaîté.*) Vous cherchez les plaisirs, c'est bien naturel... l'âge vient si vite, la vie est si courte... il faut profiter du bon temps... mais j'aime les plaisirs aussi, moi, tel que vous me voyez!.. Ah! çà, M. de Saint-Almon est dans le bal. Je cours le chercher, et je vous l'amène, afin qu'il entende sortir de votre bouche même le mot qui doit assurer son bonheur...

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! Alfred, Alfred!...

LE BARON.

AIR : Jouons à l'Ecarté.

Voyez mon allégresse,
Ce jour comble mes vœux,
J'aurai, grace à ma nièce,
Le meilleur des neveux,
J'aurai le meilleur des neveux.

ENSEMBLE.

Voyez mon allégresse, etc.

LA COMTESSE, *à part.*

Alfred! il me délaisse,
Il trompe ici mes vœux;
Ah! malgré ma tendresse,
Ce trait me semble affreux.
Un pareil trait me semble affreux!

(*Le baron sort.*)

SCENE IV.

3 2 1

LA COMTESSE, ALFRED, *entrant avec* WILBERG *du côté opposé.* assis

ALFRED.

Comment, Wilberg, vous ne pouvez pas me découvrir où est madame de Mirval?

LA COMTESSE, *satisfaite.*

C'est lui!...

ALFRED, *apercevant la comtesse.*

Eh! la voilà. (*à Wilberg.*) Wilberg, asseyez-vous, et attendez-moi; nous allons rentrer ensemble dans le bal. (*Wilberg s'assied près d'une des portes de la galerie.*) Enfin, je vous retrouve!.. J'ai cru que jamais je ne parviendrais à vous rencontrer au milieu de cette population dansante.

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Je ne puis croire, Monsieur, que depuis près de deux heures...

ALFRED, *sans faire attention à son humeur.*

Voici votre éventail... vous devez avoir bien souffert de mon oubli?... Il fait là-dedans une chaleur!... J'ai parcouru tous les salons... partout des femmes charmantes...

et pourtant vous n'étiez pas là !.. Enfin, je vous retrouve et j'oublie toutes mes tribulations de la nuit... Maintenant vous allez me dire...

LA COMTESSE.

Oui; mais avant de vous parler du projet qui m'occupe, je puis vous apprendre en ce moment que décidément je donne Ernestine... à M. Amédée de Saint-Almon...

ALFRED, *à part.*

Ciel !...

LA COMTESSE.

Mon frère l'exige... et en y bien réfléchissant, ce mariage est très avantageux... Ma fille partira pour Brest le lendemain même du jour des noces.

ALFRED.

Quoi! vous pourrez vous séparer de votre chère Ernestine?

LA COMTESSE.

Avec le baron mon frère elle sera toujours dans sa famille.

ALFRED.

Eh! Madame, M. le baron lui rendra-t-il sa mère chérie; et si vous croyez que la sensible Ernestine puisse se faire illusion sur ce point, qui pourra tromper votre cœur, à vous... à vous! le modèle des mères... et dont la sensibilité exquise...

LA COMTESSE.

Alfred, toute réflexion à ce sujet serait désormais inutile... vous n'étiez pas là pour m'éclairer de vos sages conseils, et j'ai promis à mon frère...

ALFRED.

Non, certes, je n'étais pas là !.. si je m'y fusse trouvé vous n'eussiez pas donné si légèrement votre consentement à un mariage qui vous perd sans retour dans l'opinion du monde!

LA COMTESSE, *étonnée.*

Que voulez-vous dire ?...

ALFRED.

En vérité, comtesse, vous agissez comme une femme de dix-huit à vingt ans... Je rends justice aux nobles qualités de votre ame... mais plus vous êtes belle, brillante et recherchée, plus vous avez des ennemis, des envieux... et surtout des envieuses... Voyez, se dira-t-on avec empressement, comme la comtesse a saisi l'occasion de

se débarrasser de sa fille... cette jeune beauté lui portait ombrage, elle l'exile au fond d'une province... Là-dessus, les propos les plus absurdes sur la dureté de votre cœur... les discussions les plus humiliantes pour vous sur les charmes de votre fille... Elle n'a donc point d'amis, se dira-t-on encore, pour lui faire apercevoir le ridicule qu'elle se donne?.. et comme je fais profession d'être l'un de vos plus sincères admirateurs; comme l'on nous voit tous les jours ensemble, c'est sur moi que le blâme retombera... Je sais qu'en noble chevalier, je saurai, les armes à la main, faire respecter votre honneur offensé... mais en acceptant cette tâche honorable, je ne pourrai m'empêcher de convenir que toutes les apparences sont contre vous.

AIR : Époux imprudent.

Passé à Paris

Voyez où de la calomnie
Pourront aller les discours odieux,
Votre vertu même est ternie
Par ses propos insidieux!
Hâtez-vous donc d'ouvrir les yeux!
Qu'une fille qui vous est chère
Se montre ici sur votre cœur;
Quand on vous prendrait pour sa sœur,
Soyez fière d'être sa mère!

LA COMTESSE, *tendant la main à Alfred.*

Que je suis heureuse d'avoir un ami comme vous!... retournons au bal.

ALFRED.

Je suis à vos ordres. (*ils remontent la scène, Wilberg se lève et a l'air de vouloir parler à son ami.*) Ah! j'oubliais. (*ils redescendent tous trois.*) ce pauvre Wilberg!... il désire danser un quadrille avec vous... il m'a chargé de vous prier... (*la comtesse fait un mouvement d'hésitation.*) Oh! rassurez-vous..... c'est un excellent danseur!... le Zéphyr des bords de la Baltique... Chevalier Wilberg, présentez la main à madame (*il la présente.*), elle vous fait l'honneur de danser le premier quadrille avec vous.

LA COMTESSE.

Mais...

ALFRED, *à Wilberg.*

Saluez donc! (*il salue.*) *à la comtesse.* Vous êtes trop bonne pour lui refuser cela, il en serait très mortifié.

LA COMTESSE, *regardant Wilberg.*

J'accepte.

ALFRED, *à son ami.*

Saluez encore. (*Il salue.*)

LA COMTESSE, *à part à Alfred.*

Mais à condition que vous resterez auprès de moi.

ALFRED, *lui baisant la main.*

Je ne vous quitte plus. (*Ils se disposent à sortir.*)

SCENE V.

1 Wilberg
2 Alfred

LES MÊMES, LE BARON, AMÉDÉE.

LE BARON, *à Amédée.*

Venez, venez, mon ami; tout est arrangé... ma sœur et moi nous sommes enfin d'accord, pour la première fois peut-être, et l'aimable Ernestine est à vous... (*à la comtesse.*) Ma sœur, voici votre gendre; veuillez lui apprendre vous-même.

AMÉDÉE, *passant près de la comtesse.*

Ah! Madame, si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez que le respect le plus tendre...

LA COMTESSE.

Je suis désespérée, Monsieur, que mon frère se soit hâté de vous apprendre un projet qui n'était rien moins qu'arrêté... (*elle regarde Alfred.*) après avoir sérieusement réfléchi... je me suis décidée à ne pas marier ma fille.

LE BARON, *stupéfait.*

Hein!

AMÉDÉE.

Baron!...

LE BARON, *furieux.*

Ma sœur!

(*On entend la musique du bal.*)

LA COMTESSE.

AIR d'une contredanse.

Ce nœud qui me chagrine
Ne s'accomplira pas,
Et ma chère Ernestine
Restera dans mes bras.

LE BARON.

Malgré votre promesse,
Malgré tout votre esprit,
Vous voulez que ma nièce?...

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Je le veux... il suffit!

ENSEMBLE.

LE BARON, *à part.*

Sans peine je devine
Ce changement, hélas!
Mais ma chère Ernestine
Ne me quittera pas.

AMÉDÉE, *au baron.*

Sans peine je devine
Ce changement, hélas!
Mais ma chère Ernestine
Je ne la perdrai pas!

LA COMTESSE, *à son frère.*

Ce nœud qui me chagrine, etc.

ALFRED, *à part.*

La comtesse est divine!
Pour moi plus d'embarras,
Oui, ma chère Ernestine,
Je ne te perdrai pas.

(*La comtesse sort avec Wilberg.*) par le fond

SCENE VI.

I

LE BARON, *qui se tient dans le fond*, ALFRED, AMÉDÉE. 2

AMÉDÉE, *à Alfred.*

De grace, un mot, Monsieur... c'est à vous, je ne puis en douter, que je dois l'affront que je viens de recevoir, et demain au point du jour...

ALFRED, *légèrement.*

A midi, si vous voulez bien; car je présume que je me coucherai tard ce matin...

AMÉDÉE.

A midi, soit; je serai chez vous. (*Il sort.*)

ALFRED, *le suivant.*

Ne m'oubliez pas.... je vous attendrai pour me réveiller... (*Il va pour sortir, le baron le retient.*)

SCENE VII.

1 2

LE BARON, ALFRED.

LE BARON.

A moi, maintenant, Monsieur ; si vous voulez bien le permettre.

ALFRED.

Je suis à vos ordres, commandeur... je sais trop le respect que je dois au frère de madame la comtesse de Mirval, à l'oncle de la charmante Ernestine...

LE BARON.

Eh bien ! Monsieur, je vous somme de me répondre avec franchise... que voulez-vous être, de mon beau-frère ou de mon neveu ?

ALFRED.

Je ne sais pas, Monsieur !...

AIR : De Gaspard.

Par sa jeunesse et sa fraîcheur
Ernestine règne en mon ame,
Et par ses vertus votre sœur
Me brûle d'une noble flamme.
Je ne sais plus, en vérité,
A qui décerner la couronne...
Et me voilà comme l'été
Entre le printemps et l'automne. } *bis.*

LE BARON.

Monsieur, je sais que vous êtes un cavalier fort gai, fort aimable et de très bonne maison; on dit que vous êtes sans fortune, et je trouve tout naturel que vous cherchiez à faire un brillant mariage; c'est aux riches héritières et aux riches douairières à se défendre, cela ne me regarde pas. Mais, corbleu ! vous ne pouvez pas épouser deux femmes à la fois; et je veux que, sans désemparer vous vous décidiez pour ma nièce ou pour ma sœur !

ALFRED.

Moi, Monsieur... je suis décidé pour celle qui voudra de moi... A vous dire vrai... malgré toutes les bontés dont madame votre sœur m'honore, je ne crois pas qu'elle puisse se résoudre à m'accorder sa main... (*confidenment.*) Une femme de son âge, qui épouse un jeune

homme du mien se donne un ridicule dans le monde, et madame votre sœur a trop d'esprit...

LE BARON.

Pour ajouter encore celui-là à tous ceux qu'elle a déjà, n'est-ce pas?

ALFRED.

Je crois enfin, que la naïve Ernestine me conviendrait mieux... sous tous les rapports.

LE BARON.

Moi, je le crois comme vous; mais j'ai disposé de la main d'Ernestine.

ALFRED.

Ah! je vous connais, Monsieur le baron! vous l'aimez trop pour vouloir la sacrifier.

LE BARON.

C'est vrai!

ALFRED.

Et si j'avais le bonheur de plaire à votre charmante nièce, vous seriez le premier à m'accorder sa main.

LE BARON, *malignement.*

Vous croyez?...

ALFRED.

J'en suis sûr.

LE BARON, *à part.*

Parbleu! je tiens mon homme. (*haut.*) Heureusement pour mes projets, Ernestine n'a point d'amour pour vous.

ALFRED.

C'est possible... je ne lui ai jamais parlé de mes sentimens... j'ai trop de délicatesse pour cela; mais elle en aura... quand je le voudrai.

LE BARON.

Vous croyez, Monsieur?... Eh bien! je vous donne ici ma parole de marin que si Ernestine vous accorde la préférence sur M. de Saint-Almon, c'est à vous que je la donnerai; mais aussi, vous allez me promettre que si ma nièce ne vous aime pas, vous déterminerez vous-même sa mère à consentir au mariage d'Ernestine avec votre rival.

ALFRED.

Je vous en fais le serment, Monsieur! et vous devez y compter... je suis peut-être un étourdi... je crois même que je le suis positivement... Mais quand j'ai donné ma parole d'honneur, c'est fini... J'espère du reste que vous ne chercherez pas à prévenir le cœur d'Ernestine contre

moi, avant que je me sois assuré de ses sentimens... et que vous me ferez loyalement la guerre.

LE BARON.

Oui, Monsieur! je ne l'ai jamais faite autrement... Allez demander à messieurs les Anglais,.. corbleu!

AIR : Au son du fifre et du tambour.

Je garderai sans cesse la mémoire
D'un jour fameux, où maître de la mer,
Trois bricks anglais croyaient ternir ma gloire;
Je vins, je vis, ils sautèrent en l'air!...
Mon ami, vous pouvez m'en croire :
Mon projet est de vous traiter
Comme ceux que j'ai fait sauter. (*bis.*)

ALFRED.

Infiniment sensible, Monsieur le baron.

LE BARON, *à part.*

Allons préparer une dernière leçon à ma sœur. (*haut.*) Je vous quitte, Monsieur, demain vous parlerez à ma nièce, et si elle vous préfère... eh bien!... (*brusquement.*) Adieu, Monsieur! (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ALFRED, *seul.*

Demain!... M. le baron ignore que je sais qu'Ernestine est au bal en domino bleu... Mon aventure de cette nuit est charmante!... Il faut avouer que j'ai joué de bonheur! me trouver là, tout justement, pour voir le vieux baron enlevant sa nièce afin de la conduire au bal... J'avais une peur d'être découvert!... L'essentiel est de retrouver Ernestine et de l'éloigner de la baronne d'Orville qui veille sur elle... Si je puis lui parler en particulier, l'amitié qu'elle a pour moi aura bientôt fait place à l'amour... et dès que je serai sûr de son aveu... celui de sa mère sera bientôt obtenu... La comtesse m'aime, je ne puis pas me le dissimuler... mais elle est femme d'esprit, elle craint le ridicule... Le billet que j'ai fait écrire par ce pauvre Wilberg, dont personne ne connaît l'écriture, est heureusement parvenu à la princesse, et d'après cet écrit, la comtesse n'osant plus me prendre pour son mari... se hâtera de me prendre pour son gendre... c'est dans l'ordre... On marche vers cette galerie... (*il re-*

monte la scène.) C'est la princesse et madame de Mirval... La comtesse doit être encore furieuse contre moi... Wilberg ne lui aura pas fait grace d'une ritournelle... mais il me sera facile de l'apaiser... elle est si bonne, si tendre!... Le baron m'a demandé ce que je voulais être de son neveu ou de son beau-frère... Ma foi, je ferai tous mes efforts pour être l'un, et si je ne puis y parvenir, je me déciderai à être l'autre... (*Il sort.*) par une coulisse de côté

SCENE IX.

2 1

LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA PRINCESSE, *un billet à la main.*

AIR : Me voici.

Calmez-vous! (*bis.*)

LA COMTESSE, *furieuse.*

J'étouffe de colère!

LA PRINCESSE.

Ma chère, calmez-vous!
L'écrit est d'un jaloux.
Vous êtes belle, on vous désire,
Et quelque rival maltraité
Aujourd'hui, m'aura fait écrire
Ces mots...

LA COMTESSE.

C'est une indignité!...

LA PRINCESSE, *examinant l'écrit.*

L'écriture m'est étrangère...
La reconnaissez-vous?

LA COMTESSE.

Non, mais
A ce fiel, à ces malins traits,
Puis-je méconnaître mon frère.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Calmez-vous, etc.

LA COMTESSE.

Mon courroux
A reconnu mon frère;
Cet écrit, entre nous,
N'est pas d'un cœur jaloux.

LA PRINCESSE.

Votre frère, mon amie, est-ce qu'il est à mon bal?

LA COMTESSE.

Je l'ai vu... et d'ailleurs il serait encore à cent lieues de Paris, que je ne pourrais m'empêcher de reconnaître ses expressions et son amitié. (*Elle lit.*)

« Madame, un sentiment trop tendre vous unit à la « comtesse de Mirval, pour ne point vous opposer à l'in- « signe folie qu'elle médite ; sans égard pour son nom, « son rang et... son âge... elle veut épouser un jeune « homme de vingt ans, et ses vrais amis ont compté sur « les droits que vous donne votre amitié, Madame, pour « l'empêcher de se donner un ridicule éternel. »

Quel autre qu'un frère pourrait écrire ainsi... Je suis la plus malheureuse des femmes !

LA PRINCESSE. 2

C'est prendre bien au sérieux, ma chère Hortense, les avis maladroits d'une lettre anonyme, et d'une lettre folle surtout... car je connais trop bien votre raison pour craindre que vous songiez jamais... Si cela était vrai, je devrais... et vous devriez remercier l'anonyme, car alors il serait véritablement votre ami... (*déchirant l'écrit.*) Mais c'est une folie à laquelle il ne faut pas faire la moindre attention, et je suis fâchée maintenant de vous avoir montré cet écrit... Venez, mon amie; retournons au bal... l'ambassadeur va venir...

LA COMTESSE, *accablée.*

Je vous demande la permission de rester dans cette galerie.

LA PRINCESSE.

Vous n'y serez pas long-temps seule, je vous en avertis; il est vrai que vous pourrez vous réfugier dans mon appartement... Vous connaissez le secret de cette porte... Adieu; je vous laisse... mais au nom du ciel, soyez plus raisonnable. (*Elle sort.*)

LA COMTESSE, *seule.*

Oui, je n'en puis douter, cet écrit est de mon frère... Ce procédé vient de fixer toutes mes résolutions... Il décide de mon sort et de celui d'Ernestine... Ma fille n'épousera point Saint-Almon; et le jeune Alfred recevra ma main et ma fortune !... Je balançais... cet écrit me détermine !... Et pourquoi donc hésiterais-je encore ?... Alfred m'aime, je ne puis en douter... Il a des vertus réelles, et le bonheur qui m'attend m'absoudra du ridicule dont on me menace... Hâtons-nous de retrouver Alfred... (*Fausse sortie.*) C'est lui, je crois, que j'aper-

çois... Mais que vois-je?... il suit les pas d'une femme masquée... Il lui parle... Cette taille... cette tournure... Serait-ce la femme du banquier... Voilà donc ce qui l'éloigne de moi... Je frémis!.. Si je pouvais... Ah! cette porte... (*elle l'ouvre.*) D'ici je puis tout voir et tout entendre... (*Elle se cache.*) à droite 1re porte du cabinet

SCENE XI.

1 2

LA COMTESSE, ALFRED, ERNESTINE, *en domino bleu.* (*Le baron et Saint-Almon, couverts d'un domino, et leur masque à la main paraissent dans le fond et disparaissent ensuite.*)

ALFRED.

Venez... il n'y a personne ici.

ERNESTINE, *toujours masquée.*

Puisque vous m'avez reconnue, M. Alfred, de grace ne prononcez pas mon nom..... je me suis égarée dans le bal.

ALFRED, *à part.*

C'est encore ce bon Wilberg qui m'a rendu ce service.

ERNESTINE.

Je ne sais maintenant où retrouver les personnes avec lesquelles je suis venue..... mais je suis avec vous, et je n'ai rien à craindre, vous êtes notre ami.

LA COMTESSE, *à part.*

Cette voix ne m'est pas inconnue... écoutons.

2 ALFRED.

Oui, votre ami... votre véritable ami... et combien je rends grace au hasard qui vous offre à moi... Il y a si long-temps que je désirais trouver l'occasion de vous parler de mon amour.

1 LA COMTESSE, *retenant un cri.* près du cabinet où elle se cache
(*à part.*) Grand Dieu!

3 ERNESTINE, *étonnée.*

Votre amour... je croyais que vous n'aviez pour moi que de l'amitié.

ALFRED.

Je le croyais aussi... mais l'amour et l'amitié se res-

semblent si fort auprès des femmes... que j'ai pu facilement m'abuser...; et vous-même vous croyez n'avoir que de l'amitié pour moi... je ne serais pas étonné que ce fût de l'amour.

ERNESTINE, *avec innocence.*

Vous croyez, M. Alfred.

ALFRED.

Je l'espère, du moins... et cette espérance est déjà le bonheur pour moi... On vous aura dit... que j'étais léger, volage, inconséquent... C'est vrai !... J'étais tout cela... mais je ne le suis plus... depuis que je vous adore, et quand vous le voudrez... ma parole d'honneur ! je serai le plus raisonnable de tous les hommes.

LA COMTESSE, *à part.*

Le perfide !

ERNESTINE, *de même.*

M. Alfred, je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE, *à part.*

La coquette!

ALFRED.

Les momens sont précieux. (*à part.*) Allons, un peu d'éloquence. (*haut.*) On va venir sans doute... laissez-moi vous dire combien vous m'êtes chère!... Laissez-moi vous apprendre qu'Alfred n'a jamais aimé que vous, et que le plus ardent de mes désirs est de pouvoir passer ma vie à vos pieds.

LA COMTESSE, *s'avançant après avoir fermé la porte avec force.*

C'en est trop!

ALFRED, *atterré.*

La comtesse!

ERNESTINE, *s'éloignant d'Alfred.*

(*A part.*) Grand Dieu!... c'est maman!... et mon oncle, qui m'abandonne.

ALFRED, *à part.*

C'est un tour du vieux baron.

LA COMTESSE, *tâchant de se maîtriser.*

Vous restez interdit, Monsieur... Vous ne m'attendiez pas, je suppose?...

ALFRED, *balbutiant.*

Non... certainement...

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Et c'est sans doute pour Madame que vous m'avez laissé vous attendre une grande partie de la nuit?...

ERNESTINE, *tristement et à part.*

Comme elle a l'air fâché.

ALFRED, *à part.*

Je ne sais plus que lui dire... Si elle savait...

LA COMTESSE, *de même.*

Je veux croire que madame réunit toutes les qualités qui peuvent fixer un homme comme vous... Je conçois même qu'un homme comme vous puisse n'avoir jamais que... madame... mais les convenances du monde, et même la plus simple politesse... vous faisaient un devoir. (*bas avec colère.*) Quelle est cette femme?

ALFRED.

Oh! pour cela, comtesse, je ne puis vous la nommer.

ERNESTINE, *à part.*

Si je pouvais retrouver mon oncle! (*Elle veut sortir.*)

LA COMTESSE.

Restez, Madame, restez.... Je suis l'amie de M. Alfred, (*avec ironie.*) et je voudrais bien connaître les personnes qui, comme vous, savent faire son bonheur!.. vous ne répondez pas?...

ALFRED, *à part.*

La situatiou est nouvelle, par exemple.

ERNESTINE, *à part.*

Je tremble.

TRIO DE BLANCHARD.

LA COMTESSE, *bas.*

Alfred, je puis vous pardonner encore,
Mais il faut m'apprendre son nom!

ALFRED.

Non!

LA COMTESSE.

Non!

ALFRED.

Non, non!...

LA COMTESSE, *de même.*

Songez-y bien, de vous j'implore
Cet acte de soumission.

ALFRED

Non!

LA COMTESSE.

Non...

ALFRED

Non... non!...

ENSEMBLE.

(*à part.*)

Ah! je ne puis, j'espère,
Lui dire ici son nom.
Oui, je dois le lui taire,
Et malgré le pardon.

LA COMTESSE, *à part.*

J'étouffe de colère!
Je veux savoir son nom...
Pourquoi donc ce mystère
Quand j'offre le pardon?

ERNESTINE, *à part.*

Ah! sa douleur amère
Lui trouble la raison,
Et jamais de ma mère
Je n'aurai mon pardon.

LA COMTESSE, *à Ernestine.*

Madame daignera peut-être
Me dire ici quel est son nom?

ERNESTINE, *tremblante.*

Non!

LA COMTESSE.

Non!...

ALFRED ET ERNESTINE.

Non! non!...

LA COMTESSE.

Quoi! ne pas se faire connaître
Quand on a droit à l'admiration?

ERNESTINE, *de même.*

Non!

LA COMTESSE.

Non!...

ALFRED ET ERNESTINE.

Non, non!

LA COMTESSE.

Cette audace est trop forte;
La colère m'emporte:
Je cède à mes transports jaloux.

ALFRED ET ERNESTINE, *à part.*

Comment éviter son courroux?

LA COMTESSE, *s'emportant*

Alfred! quelle est donc cette femme?

ALFRED.

Je ne puis vous dire son nom.

LA COMTESSE.

Non!

ALFRED.

Non, non!

LA COMTESSE, *à Ernestine.*

Ne peut-on connaître madame?

ERNESTINE.

Non...

LA COMTESSE.

Non...

ALFRED.

Non, non!

ENSEMBLE.

(*à part.*)

La fureur la transporte.
S'emporter de la sorte,
C'est une déraison :
Oui! je dois cacher son nom. (*bis.*)

LA COMTESSE.

Oh! l'injure est trop forte!
La fureur me transporte,
C'est une trahison!
Oui! je connaîtrai son nom! (*bis.*)

ERNESTINE.

La colère l'emporte,
Je suis à moitié morte;
Il n'est plus de pardon,
Oui! si je lui dis mon nom.

(*A la fin du morceau, la comtesse, au comble de la colère, s'avance vers Ernestine, qui ôte son masque.*)

ERNESTINE.

Maman!

LA COMTESSE, *avec un cri terrible.*

Ma fille! (*Elle tombe évanouie dans les bras d'Alfred. Il la dépose sur un fauteuil. La princesse, le baron et Amédée qui ont paru au fond pendant le dernier ensemble du trio s'empressent auprès de la comtesse; Ernestine est aux genoux de sa mère.*

ALFRED, *à part.*

Je crois que je n'ai plus rien à faire ici pour le moment... Eh! Wilberg, suivez-moi! (*Il sort, Wilberg le suit.*)

SCENE XII ET DERNIÈRE.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, LE BARON, ERNESTINE, AMÉDÉE.

DANSEURS *entrant dans la galerie et se plaçant pour danser.*

(*On entend la musique du bal plus rapprochée.*)

LA PRINCESSE.

Mon amie.... ma chère Hortense, revenez à vous.

LA COMTESSE, *avec égarement.*

Ma fille !... mon Ernestine !

ERNESTINE, *aux genoux de sa mère.*

Maman, pardonne-moi... pardonne-moi.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ernestine !... comment se fait-il ?

LA PRINCESSE, *à madame de Mirval.*

Votre frère m'a tout dit; mais voyez que de monde, mon amie... ce n'est pas le moment de vous expliquer... (*aux danseurs.*) Que les quadrilles se forment! (*à la comtesse.*) Ne laissez pas voir votre émotion, ou tout le bal saurait votre aventure... Voilà votre fille qui vous adore et que vous aimez tant... elle épouse M. de Saint-Almon qui est un jeune homme charmant. (*à un danseur*). Dites à l'orchestre de commencer. (*à la comtesse.*) Point de faiblesse, ma chère Hortense, on a les yeux sur nous.

LA COMTESSE, *prenant la main de la princesse.*

Excellente Amélie !... mon frère !...

(*Le baron tend les bras à la comtesse, qui s'y précipite.*)

LA PRINCESSE.

En place pour notre quadrille, on commence !

CHOEUR FINAL.

Air nouveau de M. Hus-Desforges.

Que le plaisir et la folie
Ici se montrent tour à tour;
Et pour fêter notre Amélie,
Dansons jusqu'au retour du jour !

Ernestine 2 | la comtesse 3 | la princesse 4 | Amédée 5 | le baron 6

LA PRINCESSE, *au public.*

A ma fête je vous invite,
Venez y briller chaque soir ;
J'attends, Messieurs, votre visite,
Trop heureuse de vous revoir.

LA COMTESSE ET ERNESTINE, *au public.*

Ne montrez pas votre colère
Par le silence et l'abandon !

ERNESTINE.

Au bal suivez toujours ma mère.

LA COMTESSE.

Gardez ma fille à la maison.

CHŒUR.

Que le plaisir et la folie, etc.

(*La princesse, le baron, la comtesse, Ernestine et Saint-Almon se placent pour danser le quadrille, et au moment où ils font le premier salut le rideau tombe.*)

FIN.